

Urban History Review Revue d'histoire urbaine

URBAN HISTORY REVIEW
REVUE D'HISTOIRE URBAINE

Judith Lussier, *Sacré Dépanneur!*, photographies de Dominique Lafond, édition Hélio trope, 2010, 223 p. (Coll. : Bienvenue au Québec) ISBN 978-2-92351-120-7

Martin Drouin

Volume 41, Number 1, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1013769ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1013769ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

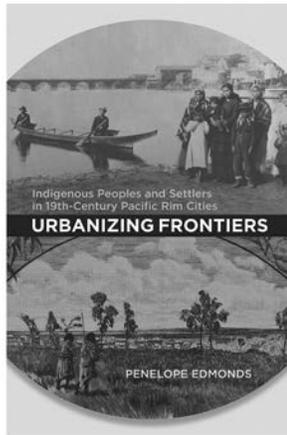
[Explore this journal](#)

Cite this review

Drouin, M. (2012). Review of [Judith Lussier, *Sacré Dépanneur!*, photographies de Dominique Lafond, édition Hélio trope, 2010, 223 p. (Coll. : Bienvenue au Québec) ISBN 978-2-92351-120-7]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 41(1), 74–75. <https://doi.org/10.7202/1013769ar>

Edmonds, Penelope. *Urbanizing Frontiers: Indigenous Peoples and Settlers in 19th-Century Pacific Rim Cities*. Vancouver: University of British Columbia Press, 2010. Pp. 317. Illustrations, photographs, maps.

In recent years, a growing number of historians have critiqued the bifurcation of urban and Indigenous histories. In *Urbanizing Frontiers: Indigenous Peoples and Settlers in 19th-Century Pacific Rim Cities*, Penelope Edmonds contributes to this literature through a comparative history of two colonial-settler cities: Melbourne, Australia, and Victoria, British Columbia.



Through comparative analysis Edmonds highlights the many points of divergence between these two colonial cities. In articulating the historical roots of such differences, she argues that “crucial departures lie in disparities between the economic and discursive formations that came to structure the respective colonies” (14). Unlike pastoralism in Australia, the fur trade economy of British Columbia depended on local Indigenous knowledge and labour. Such structural differences, she argues, led to the development of contrasting urban spaces in Melbourne and Victoria in the late nineteenth century. To illustrate this point, Edmonds opens her book by describing the differing streetscapes. In 1886, Franz Boas was fascinated by the many Indigenous people he met on the streets of Victoria, British Columbia. Two years later, and on another “edge of empire,” there were apparently “so few Aboriginal people in Melbourne that the director of the Melbourne Zoological Gardens placed Aboriginal people from distant Coranderrk Station on display in an ethnographic village as part of the Centennial exhibition” (3).

Interestingly, Edmonds’s research suggests such differences belie the vital colonial, historical, and geographical connections and similarities between nineteenth-century Melbourne and Victoria. She refutes the notion that these cities were built upon *terra nullius*, arguing instead that both occupied sites with rich Indigenous histories. While Melbourne was established on the lands of the Wurundjeri peoples, Victoria was founded on Lekwammen territory. Edmonds’s examination of urban indigeneity is methodologically impressive. After acknowledging her reliance on the colonial archive, she deftly reads archival sources against the grain to shed light on the imbrication of Indigenous and non-Indigenous peoples in the creation of urban space in each city.

In *Urbanizing Frontiers*, Edmonds makes an important contribution to the field of urban history by demonstrating that the colonial frontier, characterized by violence and conflict between settlers and Aboriginal peoples, existed not only in the “bush,

backwoods, and borderlands,” but also in colonial cities (5). Through a theoretical framework influenced by scholars such as Anne Stoler, Frederick Cooper, Judith Butler, and Henri Lefebvre, Edmonds exposes the ways in which the “urbanizing frontier” was often an intimate place of “shared domestic and collaborative moments as well as sexual violence between Indigenous women and non-Indigenous men” (16). Yet, Edmonds’s nuanced historical analysis attends to the racial dynamics of urban space and she demonstrates that Melbourne and Victoria were not simply defined by the binary opposition of settlers and Aboriginals. In the eight chapters that make up the body of the work, Edmonds provides readers with rich urban histories that document the “tremendous tensions between the imagined bourgeois city and *lived* cities” of Melbourne and Victoria (135). Further, she rejects the notion of a break between the past and present and convincingly argues that it is important to “read the city as a continuing and vital structure of settler colonialism” (9). In her reflection on the contemporary relevance of these fraught histories, Edmonds offers a trenchant critique of the pervasive historiographical separation of Indigenous and urban histories.

The scope and dexterity of Edmonds’s historical analysis deserve acknowledgement. Completing this project for one city alone would have constituted a valuable contribution to the field of urban history. However, through her comparative analysis, Edmonds not only documents the related processes of change between Melbourne and Victoria but also sheds light on the operation of colonial power throughout the Pacific Rim in the nineteenth century. Yet, despite these achievements, some will disagree with several of Edmonds’s arguments and conclusions. Readers with an interest in Indigenous histories and geographies will be left wanting a more thorough examination of these topics. Her reliance on the colonial archive limits the book’s explication of Indigenous understandings of urban space in Melbourne and Victoria. Further, the argumentative narrative is at times disrupted by repetition. While this is related to the way in which Edmonds’s analysis moves between two cities, it is also a function of her theoretical framework, which requires a great deal of explanation and development throughout the book. Of course, these are minor criticisms that should not detract from the immense contribution Edmonds makes in *Urbanizing Frontiers*. Ultimately, this book indicates that there is much room for growth in the emergent field of scholarship that examines the entanglement of urban and Indigenous histories.

Jonathan Luedee
Doctoral candidate, UBC

Judith Lussier, *Sacré Dépanneur!*, photographies de Dominique Lafond, édition Hélotrope, 2010, 223 p. (Coll. : Bienvenue au Québec) ISBN 978-2-92351-120-7

Le dépanneur est une véritable institution au Québec. Ce n’est pas tellement que ce type d’épicerie n’existe pas dans d’autres pays, mais il a acquis, au fil de sa courte existence, une importance symbolique telle qu’il occupe désormais une place de

choix dans l'imaginaire collectif. Des aliments de base aux jeux de loterie, en passant par les journaux et les magazines, les bonbons, les cigarettes et la bière, ces établissements vendent plus ou moins les mêmes produits et ont tous comme point commun d'avoir des heures d'ouverture qui s'étendent, sept jours sur sept, jusqu'à 23 h, parfois même toute la nuit. Disséminés dans la ville pour desservir une clientèle de proximité, ils sont presque un indice d'urbanité. Répartis sur les bords du réseau autoroutier, ils sont de véritables oasis pour le voyageur. Il n'est donc pas étonnant qu'un ouvrage vienne enfin de leur être consacré.

Sacré dépanneur! a été publié en 2010 par les éditions HélioTropé. Cette jeune maison d'édition montréalaise publie des romans, mais aussi des essais et des ouvrages regroupés dans la collection « Bienvenue au Québec ». C'est d'ailleurs dans cette section que l'ouvrage a été publié aux côtés de titres sur Montréal (*Montréal la créative; Montréal souterrain*) et sur la culture populaire (*Maudite poutine!; Motel univers*). Inscrit au cœur de ces deux thèmes, *Sacré dépanneur!* a été écrit par Judith Lussier, journaliste, chroniqueuse et auteure. L'ouvrage est abondamment illustré par la photographe Dominique Lafond. La signature graphique, qui s'inspire davantage du magazine d'art que de l'ouvrage en sciences humaines, fait du livre un bel objet dans lequel il est agréable de vagabonder. Par la qualité de l'édition et le sujet traité, l'ouvrage s'est mérité des récompenses (Prix Lux et Prix Applied Arts) en plus de connaître une bonne réponse en librairie.

L'ouvrage est divisé en quatre chapitres. Un premier retrace la genèse du dépanneur et en examine les déclinaisons géographiques. Invention états-unienne des marchands de glace qui profitèrent d'heures d'ouverture moins strictes pour vendre d'autres produits, le concept traverse la frontière à la suite de l'adoption de la loi sur le commerce de détail au début des années 1970. Une clause permet alors au « marchand artisan », c'est-à-dire un propriétaire exploitant qui n'a pas plus de deux employés, de ne pas fermer le soir et le dimanche. Un épicer de la rue Saint-Zotique du quartier Rosemont à Montréal aurait été la première entreprise en milieu urbain à se prévaloir de ce droit. Résistances et incompréhensions accompagnèrent les débuts du nouveau commerce, mais s'estompèrent devant la pertinence d'un tel commerce.

Les trois autres chapitres proposent une lecture de la société québécoise à travers ce qu'on y achète, les manières de consommer et les transformations récentes du dépanneur. En effet, le deuxième chapitre porte un regard intéressant sur les produits qui y sont vendus : alcool, pornographie, préservatifs, loterie, cigarette et aliments secs ont fait du lieu un espace de consommation bien particulier. Le troisième chapitre explore

les pratiques d'achat qui lui sont associées (coût des produits, crédit, proximité et livraison). Le quatrième chapitre, quant à lui, s'intéresse tant aux dépanneurs ethniques qui changent le visage traditionnel des commerces qu'aux chaînes qui laissent de moins en moins de place aux propriétaires indépendants.

L'ouvrage *Sacré dépanneur!* apporte un éclairage pertinent sur un phénomène à la fois familier et peu connu. Nous sommes ici devant un sujet de recherche qui aborde un fait de culture des plus intéressants à traiter. Le peu d'empressement à s'aventurer dans une lecture plus fouillée s'explique peut-être par la difficulté d'identifier les sources pour en comprendre la genèse, la diffusion et les réalités diverses que le dépanneur sous-tend. Enquêtes orales, documents écrits ou statistiques officielles, les voies imaginables sont multiples, tout comme les approches possibles, qu'elles soient ethnologiques, historiques, géographiques ou sociologiques. L'auteure emprunte une démarche journaliste puisque c'est son métier. Ce parti-pris a l'avantage de favoriser l'exploration de facettes composites de ce commerce et d'en donner un aperçu général. Le choix a toutefois le défaut de ses qualités, c'est-à-dire qu'il ne permet pas toujours d'aller au fond des choses et propose parfois un regard trop empirique. De plus, le lecteur a, par moment, l'impression que l'auteure s'est uniquement intéressée au dépanneur montréalais. Se décline-t-il de la même manière ailleurs, dans d'autres villes du Québec ou en milieu rural? Cela dit, *Sacré dépanneur!* vient occuper un territoire jusque-là peu défriché du champ des connaissances. L'ouvrage souligne également, à l'aide des nombreuses illustrations, le caractère unique de ces lieux. Après le magasin général, déjà bien intégré au patrimoine québécois, assisterons-nous bientôt à la patrimonialisation d'un nouvel objet?

Martin Drouin
Département d'études urbaines et touristiques
École des sciences de la gestion
Université du Québec à Montréal

Morisset, Lucie K. et Marie-Ève Breton (sous la direction de). *La ville : phénomène de représentation*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 2011. 334 p.

Dans *La ville : phénomène de représentation*, ouvrage publié sous la direction de Lucie K. Morisset et de Marie-Ève Breton, les auteurs font le pari de traiter de la ville comme objet, tentant de se démarquer des approches dites des *Urban Studies*. Les auteurs de ce collectif explorent ainsi le phénomène qu'est la ville sous cinq aspects particuliers. D'abord, l'ouvrage traite des considérations épistémologiques eu égard à l'analyse

